JOSÉ CABANIS

L'ESCALADIEU

journal

1947-1953

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

« Ayant pris une des pierres qui étaient là, il en fit son chevet, et il se coucha. Il eut un songe : une échelle était posée sur la terre et son sommet touchait au ciel. Sur elle, des anges de Dieu montaient et descendaient. »

GENÈSE. XXVIII, 11-13.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Ce couloir tortueux où un tapis cloué étouffait les pas, ce qui me semblait un grand luxe, je m'y glisse encore quand je rêve. Il aboutissait à un cul-de-sac obscur, où on devinait la porte de l'antre de grand-père : il ne fallait pas, en marchant, risquer de le déranger. Grand-père tisonnait un maigre feu, une calotte sur la tête, ou bien à son bureau tripotait des papiers ou rédigeait des notes, le bureau même sur lequel j'écris. On n'approchait de lui qu'en tremblant. Voici que j'approche de son âge.

Une sorte de solidarité, sûrement pas, mais une certaine compréhension, entre nous quelques marques d'intelligence, voilà ce que m'apportent les années. Passe encore pour ses enfants qui avaient atteint l'âge d'homme : il les voyait avancés déjà dans le voyage sans retour, il discernait chez eux le vieillissement et toutes les salissures de la vie, il les devinait donc, les comprenait, à peu près, quoique ayant avec eux des rapports froids, souvent orageux, et ne les enviait pas. Mais ses petits-enfants, cette meute agitée qu'il entendait au loin dans l'appartement, les jours de visite, cette insaisissable jeunesse à son égard si indifférente, bien qu'issue de lui,

Extrait de la publication

paraît-il, qui n'avait avec lui rien de commun, il détestait cela. Ils vivaient une autre vie, de la sienne ignoraient tout, du solde dérisoire qui lui en restait ils n'avaient pas la moindre idée, assurément ils riaient de lui derrière son dos, bruyants, envahissants et étrangers, qu'ils aillent au diable.

Il est vrai que l'enfance ne saurait imaginer ni les jours, ni les pensées, ni les nuits des vieillards, l'insomnie. Les nuits de grand-père, je les connais maintenant : rien à attendre, que la mort, et derrière soi une vie dont on n'a rien fait qui vaille. Tout est différent pour moi, avec cette lumière qui m'éclaire jusque dans les profondeurs de mes nuits, et dont je demande chaque jour qu'au moins elle m'accompagne jusqu'à la fin. Personne n'habitait avec mon grand-père sa solitude. Sous ses fenêtres, passait un tramway qui crissait sur les rails, car la rue en cet endroit tournait, et le *Wattman*, comme on disait, actionnait du pied un avertisseur qui avait le son d'une cloche fêlée : son dernier passage, vers minuit, marquait le début des plus longues heures. La journée commençait ensuite dans la fatigue et l'accablement. Grand-père ne sortait jamais.

Il se vengeait sur la triste créature qui avait partagé son existence, pourquoi celle-là, du reste, non n'importe quelle autre, il se le demandait. Une oie blanche au départ, la futilité même, devenue vieille femme sans avoir rien appris, des conversations de salon, des idées de chaisière. Il avait subi un tête-à-tête qui dura quelque cinquante ans, sans paroles, sauf les grandes colères qui depuis toujours accablaient grand-mère, balbutiant.

C'était pendant les nuits que grand-père ruminait ses griefs et fourbissait ses armes, méditant l'éclat prochain où il la verrait éperdue et terrorisée. Il attendait alors plus

Extrait de la publication

calme le soir, grand-mère recluse aussi dans sa chambre, sursautant au moindre pas feutré dans le couloir, comme s'il allait revenir. Mariée presque au sortir du couvent, elle avait été élevée aux *Oiseaux*, et en avait gardé une religion craintive, toute de pratiques minutieuses et de scrupules, rien qui pût la consoler.

J'ai fini par me dire qu'aucun de nous ne lui avait rendu justice, ni ses enfants, ni ses petits-enfants. Pendant le peu de mois qu'elle survécut à grand-père, nous avions campé chez elle, car elle ne pouvait se suffire, tout à coup très diminuée après la mort du tyran. Je pouvais avoir quatorze ans.

Elle avança devant moi à son tour vers la mort, sans résistance ni rémission, passant ses journées assise devant une table à lire une revue à images, souvent à l'envers, et ne se plaignant de rien, ne souffrant pas, ne disant que quelques mots de temps en temps, et de moins en moins. Naguère, je ne l'avais jamais entendue émettre une opinion sur rien, un sentiment, un désir, et ne parlons pas d'espérances. Elle finissait sur sa lancée, une courbe vite descendante. Je regardais ce déclin sans étonnement, et il faut le dire, sans grande pitié. Ce n'est qu'en découvrant, bien après, le journal qu'elle tenait jeune fille, et quelques photographies qui avaient échappé au grand nettoyage de l'appartement quand elle ne fut plus là, que j'ai pu l'imaginer dans les lointaines années où ses parents ne l'avaient pas encore livrée à son bourreau. Elle avait eu un talent, presque une passion, peut-être.

Durant cet hiver passé chez ma grand-mère, je logeais dans une chambre très petite, calfeutrée, où les bruits de la rue ne parvenaient pas, même pas celui du tramway.

Extrait de la publication

Elle donnait sur une cour, et au-delà, sur un jardin, et me semblait délicieuse quand je m'y embarquais pour la nuit.

Il y avait à peine la place de mon lit, d'une chaise, et d'une table où j'étais censé faire mes devoirs, et sur les quatre murs grand-mère avait épinglé, du plafond au sol, comme dans un refuge qui lui était abandonné et où grand-père n'entrait pas, en désordre, mis bout à bout, et parfois se chevauchant, des aquarelles, des dessins, des gouaches, et avant d'éteindre, je voyais tout cela autour de moi.

Elle avait dessiné ou peint jadis ce qu'elle apercevait de ses fenêtres, des toits inégaux sous la neige, les mêmes en été sous le soleil, une rue entre les maisons, une terrasse dominant un paysage de ville lointain, quelques intérieurs aussi, dans la maison de Bourbonne, et des fontaines, le mur d'un jardin avec quelques plantes grimpantes, les sentiers campagnards qu'elle suivait lors de ses promenades. Dans sa vie à ses débuts, il y avait eu cet amour des couleurs et des contrastes, et d'un certain ordre qui plaît au regard, ajouté par le peintre à ce que le monde nous offre et nous donne chaque jour. On y mit bon ordre, un autre ordre, par des sarcasmes, et il n'en fut plus question.

Je ne l'ai jamais vue peindre. Elle n'avait sauvé de ses goûts d'autrefois que quelques fleurs, plantées et groupées selon leurs couleurs, sur les balcons de l'appartement du côté de la rue, dans de hautes caisses de bois très tôt pourries, qui rendaient la terre de toutes parts et où les fleurs gelaient en hiver, agonisaient pendant les mois d'été qu'elle passait à Bagnères, et c'était une autre raison de nous moquer d'elle. Elle mourut enfin paisiblement, et on vint me l'annoncer au matin, tandis que je m'éveillais dans la petite chambre aux peintures.

Ce fut une période amusante, une joyeuse braderie, mes oncles venaient plusieurs fois la semaine, on faisait des lots, une commode par-ci, deux fauteuils Louis XV par-là, des porcelaines, des tapisseries, le contenu de la vitrine du salon, les miniatures de famille, on tirait à la courte paille, on se félicitait ou on regardait avec envie ce que le hasard avait donné aux autres. On vidait les tiroirs, on brûlait beaucoup, on déchirait et on jetait aux ordures, et c'est ainsi que tout disparut des murs de ma chambre, les derniers signes et le témoignage qu'avait laissés grand-mère de ce qu'elle avait été, ou de ce qu'elle aurait pu être si son sort avait été moins malheureux. Quelques peintures échappèrent pourtant, inadvertance ou oubli, et l'une d'elles est dans ma chambre d'aujourd'hui, ici, à Nollet.

Je l'ai placée tout près d'une gravure de 1754, où figure le *Philosophe en méditation* de Rembrandt, qui est au Louvre, avec des détails que le temps sur l'original a effacés : une large inscription hébraïque, à côté d'une porte à mi-étage, où paraît une femme portant une grosse bouilloire, qu'à l'évidence on va mettre sur le feu, dans la cheminée qu'on prépare. L'escalier s'élève en spirale, comme s'il était la pensée même du vieillard qui médite devant la fenêtre, les mains croisées, dans une grande paix, tandis qu'on s'affaire pour lui. Il a laissé tous ses livres, et la lumière l'éclaire, celle que je connais bien.

Ma grand-mère a peint le grenier de la maison de Bourbonne, une armoire, un *moine*, un paravent replié, un rouet sur l'armoire, et barrant la scène un escalier qui monte droit vers un autre grenier, sans doute, dont on ne voit que le seuil : un gouffre sombre. Ici, on peut laisser toute espérance.

C'est en regardant ces deux tableaux rapprochés, l'un illustre, l'autre obscur à tant de titres, ces deux escaliers qui expriment deux mondes, que je me suis persuadé qu'il risque à une peinture de manquer peut-être l'essentiel, fût-elle excellente, si elle ne dit pas quelque chose.

« La vie de la plupart des hommes est un chemin mort, et ne mène à rien. » C'est Mauriac qui l'a écrit, et on n'aurait pas besoin d'en lire plus pour deviner le grand écrivain. Mais *la plupart* n'est pas vrai. Combien je préfère le titre de Julien Green : *Mille chemins ouverts*. Il en est en effet pour toutes les créatures. Le mien fut sans doute un peu tortueux, comme le couloir qui conduisait à mon grand-père. Mais il n'a pas abouti à ce gouffre noir qu'avait dessiné ma grand-mère. Il montait plutôt, en s'attardant, traçant des volutes comme un sentier de montagne ou comme l'escalier de Rembrandt, et voici les premières marches.

1947

24 avril

Il faut bien que je reprenne ce journal, puisque le tenir est le seul moyen pour m'examiner, me réformer, tenter de mener une vie qui ne soit pas sans objet, et vide. J'ai toujours souffert, et plus encore que jadis depuis plusieurs

mois, d'un complexe d'infériorité qui me paralyse. Evaluer ceux que je suis appelé à rencontrer, me comparer intellectuellement à eux. En conclure qu'il n'existe aucun motif de redouter leur jugement, et aller à eux avec assurance, si possible en les méprisant, et en apparence et en fait. Je ne sais si je ferai l'œuvre littéraire que je souhaite, mais si je dois y renoncer ma vie n'aura plus de sens.

25 avril

Journée à Nollet. Pourquoi désirer autre chose, l'opposé ? Sauf pendant de courtes heures, toujours vécu tourné vers le passé, ou l'avenir, ou le possible, ou l'impossible. Ainsi m'ont paru beaux des jours qui avaient été ternes, ou qui le seraient, et ternes des jours qui auraient pu être beaux et qui, avec le temps, me le paraîtraient. Pleurer des joies que l'on n'a pas goûtées, ne pas goûter des joies qu'un jour on pleurera, sera-ce donc ainsi jusqu'à la fin ?

Double nécessité, double résolution : vivre le présent, et comme d'autres, trop sûrs d'eux-mêmes, devraient cultiver l'humilité, je dois cultiver le mépris. Ne pas oublier combien l'assurance, la solennité, la respectabilité, l'insolence de la plupart cachent de nullité et de vide. Faire à chaque occasion comme s'il m'était facile de leur montrer à quel point je les méprise.

6 juin

Un fils m'est né aujourd'hui, et je n'en éprouve aucune joie. Sans doute ai-je trop lu de romans, et *Les Possédés*.

Extrait de la publication

L'attente angoissée du père derrière la porte, le premier cri de l'enfant qui révèle la naissance, la mère encore pâle, mais heureuse, que l'on serre dans ses bras, le premier regard...

Peut-être demain verrai-je différemment cela. Il est né à dix heures moins dix, ce matin, à la clinique du Château, quai de Tounis. Je l'ai vu à dix heures et demie, cet enfant qui sera un homme, que je verrai grandir, se détacher de moi et qui me sera toujours un monde fermé. Je ne me dis pas : voilà mon enfant, le mien, qui m'appartient. Voici un homme que je ne connaîtrai jamais.

24 avril - 6 juin 1947 *Novembre 1985*

Je m'accuse d'avoir trop aimé la littérature. Ce fut ma grande faute, quand j'avais vingt ans et quelques. Je n'étais jamais simple, il y avait des précédents à tout ce qui m'arrivait, trouvés dans des livres. Moi-même, je me sentais médiocre héros de roman, et me comparais douloureusement à Fabrice del Dongo. J'imaginais donc que je pourrais au moins paraître ce que je n'étais pas, avec une assurance, une désinvolture, une insolence, que j'aurais été chercher où ?

Quant aux joies de ce monde et de la vie, elles n'étaient jamais telles qu'on me les avait racontées, et donc annoncées. Un personnage de Dostoïevski avait été bouleversé au premier cri de son enfant, je ne l'étais pas, déçu.

Si je ne me doutais pas du mal que m'avait fait la littérature, ce qui n'est pas étonnant, je la tenais pour le grand remède, à la condition d'y participer moi-même. Ecrire, et si tout me décevait, raconter mes déceptions serait le

Extrait de la publication

salut. J'en étais là, à vingt-cinq ans, et pourtant une petite lumière venait de naître et de lever à côté de moi, que rien n'a pu éteindre jamais. Est-ce Claudel qui a parlé de l'éternelle enfance de Dieu ?

Je suis bien le même, hésitant et préparant mes phrases, avant d'entrer dans un bureau de tabac, crainte de bafouiller, et toujours tout encombré de littérature. Mais je n'en retiens et ne me souviens plus maintenant que de ce qui exprime, et justifie, et nourrit ma bienheureuse paix, qu'il m'arrivait de pressentir dès ce temps-là, mais pas longtemps.

11 août

J'ai connu une autre sorte de bonheur. Sans doute ne serais-je pas aujourd'hui heureux, si je n'avais pas été deux ans en Allemagne, si je n'y avais pas appris le regret que laissent les jours tels que ceux que je vis, lorsqu'on en est brusquement privé et que, de loin, on se souvient. Vie calme, sans délire d'aucune sorte, je peux le dire aujourd'hui : parfaitement heureux.

Renoncé à rien, rien sacrifié, vie pleine comme avant. J'ai toujours, partout, été heureux depuis cinq ou six ans, je ne sais plus : avant l'Allemagne, en Allemagne malgré tout, l'année qui a suivi mon retour, et depuis. La tristesse n'a jamais été que d'un moment. Tout comprendre, tout aimer, me passionner pour tout, et que suis-je donc pour avoir été ainsi aimé ?

16 août

Heureux et marié, cet amour long à naître, fort différent de tout sentiment éprouvé, imprévisible.

5 septembre

Plusieurs orages, mares autour de la maison. Joie des canards, bonheur de vivre. Pourquoi chercher ailleurs ? Je travaille Aristote, et de temps à autre sors respirer l'air délicieux. Je suis, pour la première fois, absolument sans désirs.

9 septembre

Je n'aime pas Verdi. Pourtant je mets très haut le dialogue de Desdémone et Emilia : « Dieu nous a faits, lui pour la gloire, moi pour l'aimer... » et aussi : « Ma chère Emilia, mes paupières me brûlent ; c'est présage de larmes ! », et : « Ma mère avait une pauvre servante, qui se nommait Barbara... Son bien-aimé un jour l'abandonna... ». Merveilleuses trouvailles de l'accompagnement, et sonorité superbe de l'orchestre.

9 octobre

Un être que sa vie propre n'intéresse pas et que le moindre événement de la mienne bouleverse. Dont l'amour ignore les phrases mais se manifeste dans chaque geste, par une attention continuelle et passionnée à tout ce qui peut m'arriver, à tout ce que je peux penser et éprouver.

Extrait de la publication

Un être sans faiblesse, qui est énergie, courage, volonté de ne se compter pour rien sans jamais le dire, intelligence exceptionnelle. L'être qui, de moi, aurait tout compris, s'il m'avait été possible de tout lui dire, que j'aurai le plus aimé, maman.

25 octobre

De Sainte-Beuve, parlant de l'emphase du style de Victor Cousin : « Le style de M. Cousin, dans ces matières aimables, est plein de mauvais gestes. » (*Causeries du lundi*, IX.)

11 août - 25 octobre 1947 *Novembre 1985*

Victor Cousin et l'*Eclectisme* étaient deux bêtes noires de Canguilhem. Disciple fervent, je pensais de même, de confiance. De lecture en lecture, j'ai depuis rencontré à tout moment Victor Cousin, « le Prudhomme de la philosophie » disaient de lui, dès son vivant, ses ennemis. Passe encore qu'il ait été professeur d'Université, maître souverain pendant des années de l'Ecole normale, ministre et académicien, ce sont de ces grandeurs que suit généralement un juste oubli. Mais le personnage ?

Ses cours à la Sorbonne, vers la fin de la Restauration, étaient suivis par deux mille auditeurs, la salle était si pleine que les portes craquaient. Il avait la déduction facile et expliquait tout : « De là, la nécessité de Descartes ! », disait-il, ou : « De là, la nécessité de Bossuet ! » Cela enchantait. Quand il s'écriait, le bras levé : « Non, Messieurs, il n'y a pas eu de vaincus à Waterloo ! », la jeu-

Extrait de la publication

nesse exultait. Ceci devrait nous conduire, aujourd'hui, à la prudence, mais on a dit aussi que ses cours étaient des « fêtes de l'intelligence ». L'enthousiasme de la jeunesse pouvait donc n'être pas si sot. Sainte-Beuve rappelle ces succès prodigieux dans un article nécrologique : « Œil ardent, parole inspirée, geste quasi prophétique », quitte à le traiter de cuistre dans ses carnets secrets.

Là, Cousin revit, mais Sainte-Beuve le montre atteint d'une démangeaison de parler jamais apaisée, se faisant une opinion à mesure qu'il parle, de travers et souvent à tort, se poussant dans le monde sans vergogne, comédien, mime, charlatan de talent, étourdi de génie : ces messieurs ne s'aimaient pas.

A propos de Port-Royal, de Pascal, de La Rochefoucauld, Cousin avait chassé sur les terres de Sainte-Beuve, et lui avait fait des emprunts, sans le dire. « Il s'est bien gardé de rappeler que... » Cousin avait fait nommer Sainte-Beuve à la bibliothèque Mazarine, et ce service rendu, estimait qu'il n'avait pas à se gêner : c'est du moins ce que supposait Sainte-Beuve, à qui Cousin aurait avoué qu'il croyait avoir un fond de délicatesse, mais qu'il se reconnaissait « grossier dans la forme ».

Sainte-Beuve se moque de ses grands airs, de son amour-propre à propos de riens, des fadaises et des roucoulements de Victor Cousin dans sa biographie de Mme de Longueville, dont il était vraiment épris. Après avoir entendu Talleyrand faire l'éloge du comte Reinhard (« une vieille mâchoire allemande », dit Chateaubriand), Cousin criait plus haut que tout le monde, en gesticulant, raconte Sainte-Beuve : « C'est du Voltaire ! C'est du meilleur Voltaire ! » Un ridicule, mais

Extrait de la publication

Extrait de la publication

JOSÉ CABANIS

L'Escaladieu

Journal 1947-1953

« Il n'est pas vrai que la chair soit triste, ce sont les plaisirs honnêtes qui deviennent tristes auprès des plaisirs de l'amour. » Telle est la première phrase du premier texte écrit par un jeune écrivain, dans les années cinquante. Et déjà, nous y reconnaissons la voix de José Cabanis.

Comme dans *Les profondes années* et dans *Petit entracte à la guerre*, Cabanis relit un fragment du journal qu'il tenait dans sa jeunesse pour sauver des moments, des émotions et des lectures qui l'avaient touché. L'homme d'aujourd'hui est-il si différent du jeune homme d'hier ? De l'inquiétude à la paix, l'auteur parcourt de nouveau son chemin. Il y a des constantes : l'amour des lettres, et celui de la famille. Et un étrange parcours, celui du sentiment religieux, ce qui explique le titre : l'Escaladieu.

Le livre s'achève sur l'année 1953, qui est celle de la mort d'un père qu'aujourd'hui comme alors, l'auteur appelle : « mon meilleur ami ».

nrf

87-IV A 70926 ISBN 2-07-070926-4 79 FF tc

9 782070 709267

Extrait de la publication